



La commémo (Krieg : gross malheur !)

Le 19/10/2014

« Les obus miaulent en boche,
Comme chats volant en débauche. »
Apollinaire.

La Grande Guerre sous les projecteurs de la République, le centenaire, les commémorations, les célébrations, le devoir de mémoire : on ne parle que de ça ! La grande rétrospective ! Quatre années pour nous vendre 14-18 ! Est-ce le retour *de*, ou le retour à la première guerre mondiale ? Les deux sans doute. On peut s'en agacer, trouver morbide ce culte des morts. Philippe Muray prétendait que c'était une spécialité des positivistes, des socialistes, des « occulto-socialistes », comme il les appelait ! Rappelez-vous Mitterrand chez les grands ancêtres au Panthéon ! Aujourd'hui, c'est Hollande qui visite les lieux de mémoire et qui obtient de l'industrie de la culture ses meilleurs résultats.

On n'a jamais autant évoqué, autant contemplé les ossuaires, les nécropoles, les caveaux, les cryptes, les épitaphes, les autels de la patrie ; on balise, on scénographie sur des kilomètres des sentiers du souvenir ; on tire de leur sommeil les mémoriaux qu'on avait perdus de vue, pendant qu'on pose ailleurs la pierre d'un

futur historial. J'ai moi-même découvert, dans une clairière, un cimetière militaire tiré au cordeau, découpé en damier, avec ses allées symétriques. Et voici encore, en pleine forêt, une stèle, en forme d'obus, celle-là. C'est la tombe d'un officier bavarois. Et là, les restes d'une fosse commune creusée dans l'urgence des combats. Mais il existe des quantités de lieux qui valent pour des tombes. Vous marchez sur la terre, et les morts sont là, sous vos pieds.

Dès 1915, pour se protéger des agressions venues du ciel, on a enterré les fortifications, blindé le sol, durci sa surface. Pour se maintenir au diapason du centenaire, la terre s'ouvre parfois et met à découvert, devant des médias médusés, les vestiges d'un blockhaus, une voûte en béton, une bouche d'aération, un tunnel de liaison que des spéléologues s'empressent de reconnaître et de cartographier.

Moi aussi, j'ai été rattrapé par la Grande Guerre. Comment m'est arrivée entre les doigts, telle une carte de jeu entre les doigts d'un prestidigitateur, cette image datée du printemps 1915 d'un poste d'observation dissimulé sous des blocs de grès, dans une forêt de sapins broyée par les obus ? Je l'ignore. Je sais qu'elle provient du *Miroir*, un magazine, l'un des premiers à avoir photographié la guerre. Il avait aussi publié ce jour-là la photo d'un baptême dans une église en ruines. Cendrars, dans *La main coupée*, prétend que Chaplin aurait consulté *Le Miroir* quand il s'est documenté en préparant *Charlot soldat*. Il aurait tiré de l'illustré la photo d'un légionnaire russe dissimulé dans un bois, derrière des troncs et des branches. Le gag du soldat déguisé en arbre – apothéose du camouflage – qui tue du boche à bout portant, viendrait de là.

Difficile de tourner le dos à la commémoration de 14-18. Les archives s'ouvrent, on multiplie les chantiers de fouille, une nouvelle archéologie s'impose avec ses prolongements : anthropologie, archéo-zoologie, parasitologie, odontologie, dendrochronologie... La vaisselle du poilu sort de terre. Gamelles, gobelets, boîtes de conserve, bouteilles, capsules, fourchettes. Dans un vide-grenier, au milieu d'un bric-à-brac de casques, masques à gaz, boîtes protège-allumettes, dés, boutons de guêtres, c'est une douille allemande bricolée en briquet qui m'a tapé dans l'œil.

Ailleurs, un collectionneur aurait mis la main sur un chapelet orné d'une balle française, un talisman qui lève le voile sur un peu de la vie intime d'un humain.

L'historien ne sait jamais de quoi hier sera fait. Quand l'obscurité se dissipe, une nouvelle poche d'ombre se présente ailleurs, le feuilleton se poursuit. Sur les sujets qui excitent le public – mutineries, désertions, simulations, animaux de guerre : chevaux, ânes, chiens, mascottes, pigeons voyageurs –, la nouvelle génération de chercheurs vérifie à son tour que rien dans le passé n'est définitivement classé. Je croyais tout savoir sur les pigeons de combat, leur rôle à Verdun, dans le renseignement, quand les communications sont coupées. Et je découvre l'histoire d'un pigeon surnommé « Le Vaillant », qui s'était épuisé à traverser des nuages toxiques et d'épaisses fumées pour porter jusqu'à son colombier le message dont dépendait la vie d'un commandant tombé en embuscade. « Le Vaillant » avait été cité comme exemple et décoré de la croix de guerre.

Je regarde *Pathé Journal*. Je vois ce qui m'échappe de ces corps, de ces façons qu'avait l'humanité de s'agiter à l'orée du xx^e siècle. Avec les actualités en image de la Grande Guerre, je me dis : on n'est pas sur la même planète. Rien à voir avec l'état de guerre perpétuelle qui hante désormais notre quotidien. D'ailleurs on pouvait encore circonscrire le conflit en 14-18, et lui opposer la paix. Aujourd'hui la paix est un moment de la guerre. Les affrontements n'arrêtent pas de se diversifier, de changer de visage : guerres locales, tribales, de police, guerres virtuelles, hybrides, asymétriques, intensives, totales, de basse intensité. Des équipements toujours plus sophistiqués gèrent la surveillance, la transmission, l'action à distance, le guidage des engins. Les surprises sont toujours possibles. « Nous ne savons pas ce qui va naître, et nous pouvons raisonnablement le craindre. » (Valéry) Et pourtant ces mêmes images nous disent tout bas que la première guerre mondiale est *notre* guerre, qu'elle est le creuset de la tragédie qui s'est abattue sur notre continent. Avec elle, nous changeons d'échelle, l'Europe perd pied.

Pourquoi des commémorations ? Pour me prouver que je suis vivant. Le suis-je ? Certes, pour les morts, qui sont sans force (Homère) et reposent en paix, la guerre

est finie. Ils sont bien les seuls ! La guerre n'est pas finie pour moi, le vivant que je suis jusqu'à nouvel ordre. Je pense au *Triomphe de la mort*, le tableau de Breughel : des centaines de squelettes dans une fosse tirent à eux les vivants. La commémoration a cet effet : les morts de la Grande Guerre m'attirent. Ils attirent des populations entières, dans la France des villes et des cantons. Un nouveau type d'intermittent du spectacle est apparu : le RECONSTITUANT. Il défile, anime des bals, figure sur des tracteurs fleuris, dans des cavalcades, des colonnes de véhicules militaires réhabilités. Engagé par les municipalités, il forme, avec d'autres revenants de 14-18, sous des ciels nocturnes rendus effervescents par les feux d'artifice, des tableaux vivants de la Grande Guerre, composés d'après des documents d'époque.

Les humains ne demandent qu'à être ramenés un siècle en arrière. J'ai vu en Alsace des villages se peupler de poilus et d'Alsaciennes qui ne craignaient plus de s'afficher en costume traditionnel, sous le regard des touristes et des badauds. Même des tambours rescapés des guerres napoléoniennes, comme on en vit à Bâle pendant le carnaval, avaient repris du service. Des gens qui s'ennuient et se sentent piégés par la logique des marchés et des réseaux s'approprient le centenaire à la fois pour se montrer et pour fuir un monde qui les surexpose et les prive d'ombre. Comme si, étourdis par les perturbations d'un vortex spatio-temporel, ils étaient happés et enfermés dans un corridor parallèle.

La commémoration a aussi contaminé le 14 juillet 2014 et posé son calque sur la fête nationale. On était dans un film, une reconstitution historique. Les troupes défilaient dans le passé, au rythme des tambours dont le roulement venait d'ailleurs. Ils remontaient vers la Concorde, fusil à l'épaule, costumés en poilus, avec casques et tout le vestiaire : vareuse, pantalon-culotte, bandes molletières au-dessus des brodequins, ceinture de cuir. Un détachement se tenait immobile et en rang pendant trois heures face à la tribune officielle.

Les musiques militaires avaient une régularité métronomique qui envoûtait et créait une attente. La surprise est venue des chœurs de l'armée française quand a jailli

« La Madelon », le chant du poilu qu'on croyait oublier et qui venait abolir le temps. Il y en a qui la connaissent, d'autres qui la découvrent, d'autres encore qui la rejettent. Mais la chanson a, elle aussi, son archéologie. Et « La Madelon » appartient à l'archéologie de la Grande Guerre, et à la mémoire des Français.

On connaît le bouquet final, l'occupation du ciel par la patrouille de France et sa chorégraphie tricolore : exhibition de la puissance aérienne, mais aussi, pour qui veut sortir du programme, commémoration des premiers bombardements qui sont, avec le lance-flamme et le gaz moutarde, la pire des inventions de la Grande Guerre. Les bombes effaçaient pour toujours la distinction entre civils, jugés trop peu sûrs pour être laissés en vie, et militaires.

Et le lâcher des colombes ? Un froissement d'ailes, des oiseaux effarouchés qui s'envolent là-bas, au-dessus de l'esplanade. Une sorte de supplément à la fête, un post-scriptum après le dessin élégant et nerveux du défilé des avions dans les airs. Mais qui adhère encore aux idées de paix et de réconciliation ? Ce ne sont plus que de pauvres clichés, pour que les gens se tiennent tranquilles. Heureusement la fête nationale n'a pas été qu'un son et lumière en plein jour. Les autorités avaient invité tous les belligérants de la Grande Guerre : Algérie, Tunisie, Maroc, les Africains, les Vietnamiens, les Russes... 72 nations avec uniformes, armes, décorations, drapeaux, fanions, mascottes. Chaque pays avait son rythme, sa façon de sortir du passé, de venir de loin. Oui ! Entre 14 et 18 les hommes se massacraient entre eux à l'échelle de la planète. 14-18 ce n'est pas seulement le front occidental, le conflit du point de vue français, Verdun, l'offensive du chemin des Dames. La guerre opposait des Empires, elle propageait ses métastases dans les colonies. En Mésopotamie (l'actuel Irak, pour combien de temps ?), dans les Dardanelles, en Salonique. À Trieste, par exemple, Italo Svevo observait à la longue vue les combats entre Italiens et Autrichiens. Tout le monde était concerné. Les hostilités s'étaient propagées à tout l'Orient ottoman, et même à l'Extrême-Orient où le Japon s'était engagé à nos côtés. L'Amérique, puissance émergente, entrait en scène en 1917.

Des livres dans l'air du temps, qui autrement seraient passés inaperçus, ont comblé les éditeurs. Ainsi *Ni vu ni connu* de Hanna Rose Shell, qui traite du camouflage, associé à la photo aérienne des missions de reconnaissance. Le mot apparaît en 1914, preuve que la Grande Guerre est aussi une guerre des leures, des ruses, du trompe-l'œil. Des décorateurs de théâtre, des peintres, des stylistes se chargeaient de découvrir comment devenir invisible, se fondre dans l'environnement, duper l'ennemi. Parmi les publications, les cubistes. Ils faisaient des portraits détachés des critères de ressemblance et des préjugés référentiels. Ils ont trouvé comment dissimuler une figure, effacer une identité, en brouillant les échelles et les ordres de réalité.

Je suis tombé, en feuilletant un livre, sur deux pages consacrées à Verdun. Paraît que les Allemands avaient spéculé sur la valeur symbolique que la ville avait aux yeux des Français. Ils pensaient attirer l'ennemi sur le site prestigieux, et le massacrer, en finir avec les poilus et avec la guerre. Mais ils se sont piégés eux-mêmes. Des deux côtés, des généraux sans inspiration couraient après la bataille décisive. C'était leur obsession. Pas d'autre stratégie que d'envoyer au casse-pipe, par vagues, de plus en plus de jeunes, de gaspiller la jeunesse pour faire la décision. 340 000 Allemands, 360 000 Français, morts sans broncher. Les fils étaient mille fois plus nombreux à mourir que les pères. Le scandale était tel qu'il a fallu interdire tout ce qui rappelait la mort dans la vie publique. Plus de cortèges funèbres, et pas de crêpes noirs sur les vestons.

Pourquoi tout le monde a marché ? Bardamu, dans *Le Voyage au bout de la nuit*, seul sur son champ de bataille, s'interroge : « La guerre en somme, c'est tout ce qu'on ne comprenait pas. » Et il conclut : « Dans une histoire pareille, il n'y a rien à faire, il n'y a qu'à foutre le camp. »